



Festival de Cannes

La mélancolie badine de la vie comme elle va

Monté sous la supervision de ses enfants, Agathe et Adam Bonitzer, ce dernier long-métrage est une œuvre fantasque, à la légèreté triste

MA VIE MA GUEULE QUINZAINE DES CINÉASTES

Deux comédies ouvrent le Festival de Cannes, à la fois dans la Sélection officielle et dans la Quinzaine des cinéastes. D'autant bienvenues que ça n'a jamais été le genre privilégié des cérémonies cannoises. Calmons toutefois nos ardeurs. La première fut conceptuelle avec *Le Deuxième Acte*, du démonteur dadaïste Quentin Dupieux. La deuxième – *Ma vie ma gueule*, de Sophie Fillières – est d'une mélancolie loufoque, confinant au tragique eu égard à la disparition de sa réalisatrice, le 31 juillet 2023, à l'âge de 58 ans, au lendemain du tournage. Le montage de ce film s'est donc fait sous la supervision de ses enfants (Agathe et Adam Bonitzer) et de son monteur (François Quiqueré), transformant l'objet en une sorte de bouteille à la mer dont ses proches, exercice sensible, auront cherché à lire le message partiellement effacé.

Quelle fin romanesque, donc (oserait-on dire pittoresque tant elle ressemble, jusque dans sa mort au milieu du gué, à la vie de ses héroïnes?), que celle de Sophie Fillières qui aura incarné, dans la prolifique génération du jeune cinéma français des années 1990, le parti pris d'en rire, entre les incertitudes du désir et la déroute burlesque. *Grande petite* (1994), *Aïe* (2000), *Gentille* (2005) furent quelques-unes des grandes étapes de sa passion de l'intrigue incongrue et surréalisante, du bricolage sentimental et du coq-à-l'âne verbal. Transfiguration obsessionnelle de sa propre

vie, l'œuvre de cette réalisatrice, calquée sur la labilité de jeunes ou moins jeunes femmes inquiètes et fantasques, nous aura toujours évoqué une sorte de version sous acide, sans proverbe ni morale, du cinéma d'Eric Rohmer.

Longer les gouffres

Le clou de cette création est donc *Ma vie ma gueule* dont le titre évoque la mélancolie enjouée d'une chanson de Charles Aznavour. Il y aurait donc, en ce cas si rare et si particulier, si émouvant aussi, une requête implicitement adressée au spectateur d'être assez libre de lui-même pour se considérer comme l'ultime maillon d'une chaîne désirante accompagnant jusqu'en son ultime demeure une réalisatrice qui aura, sans doute, joyeusement douté de son accommodement au monde. Rien n'oblige quiconque à le prendre trop dramatiquement. Comme y invite le film, il faut y aller à pas légers. Ton badin, avec un goût stoïque de la vie et de la fantaisie triste : voilà une façon polie de longer les gouffres.

Le personnage principal s'appelle – en toute logique – Barberie Bichette, elle approche de la soixantaine et Agnès Jaoui lui prête ses traits. Or, Barbie, pour les intimes, ne voit pas la vie en rose. Un plan liminaire la révèle face à un ordinateur, le premier mot d'un roman ou d'un scénario inscrit sur l'écran (« *Ma vie* » justement), mais bloquée là, sans avancer. Un plan qui résume donc assez drôlement la vie de Barberie Bichette. Au sens où elle n'aurait rien de spécial à en dire, vu qu'elle la passa à régler des considéra-

tions subsidiaires. Un coup de tii d'une amie brise cette abyssale considération de soi-même. Voulant lui échapper, Barbie ment en prétendant qu'elle sort de la salle de sport, ce qui lui rappelle qu'elle s'était promis d'y aller et la met de fait en route vers celle-ci.

C'est donc à la faveur de l'affabulation, que le film se met en marche, rendant le mensonge (« *Je sors de la salle de sport* ») propre à dispenser un nouveau régime de vérité (« *Je vais à la salle de sport* »). Objectif : tenter de se saisir soi-même. Trois parties seront de la partie : « Pif », « Paf » et « Youkou ». A Pif, Barbie se cherche, consulte, gaffe dans la ville. A Paf, Barbie se perd, direction l'asile avec une personnification de la mort à ses trousses qui se prénomme Bertrand. A Youkou, Barbie se retrouve, revoit ses enfants pour mieux les planter, à destination de l'Ecosse où elle s'achète une portion de terre vierge. Après soixante ans d'errance, Barbie s'approprie enfin la terre, et Sophie, pas loin, qui l'accompagne au moment où elle la quitte. Un paradoxe comme Fillières les aimait. ■

J. MA.

Film français de Sophie Fillières.

Avec Agnès Jaoui, Philippe

Katerine, Edouard Sulpice (1 h 39).

Sortie en salle le 18 septembre.